

— Les gants que vous m'avez dit de vous donner, rendez-moi-les ; ils sont de [615] mon serviteur bien aimé. La rose que je vous ai donnée, je l'ai reçue de lui. La bague que je vous ai donnée, rendez-la-moi.

Le nom du roi charmant était sur les gants, la rose et la bague.

La Tristane fut répudiée, et Marie épousée (il n'avait jamais approché de la Tristane). Firent un grand festin qui dura trois jours. La Tristane venait derrière tout le monde et pleurait.

#### VARIANTES

P. 614 :

Le M<sup>r</sup> expliqua tout devant la Marie, il reprit l'histoire, raconta le piège.

#### PEAU D'ÂNE

(II, f. 407-412 et 415-421)

Une fois il y avait un roi. Ce roi avait une fille. Sa femme était jolie comme le soleil. Elle vint à mourir. Il est bien chagrin de sa femme. Sa fille bien jolie ressemblait à sa mère au point qu'on ne les reconnaissait pas l'une de l'autre. Tenions un valet et une servante dans ce château. Il resta environ un an veuf. L'idée lui prit de se tourner marier. Il dit à son valet :

— Tiens, mon valet, mets la bride et la selle à ton cheval et tu m'iras chercher une femme, mais je la veux comme la mienne. Si tu trouves pas une maîtresse qui ressemble ma femme ou ma fille, tu m'en amèneras point.

Le valet monte à cheval, court pendant trois semaines par le pays pour trouver une femme qui ressemble la sienne. Encore le valet y tourne dans le château et dit :

— Monsieur, j'ai bien trouvé des femmes, mais aucune qui ressemblât à la vôtre.

— Si tu en as point trouvé, mon valet, je suis forcé à me marier avec ma fille, je me suis rendu amoureux de ma fille qui ressemble à sa mère. Allons, ça va bien, va-t'en réduire ton cheval dans l'écurie et tu m'appelleras ma fille qui l'est dans le jardin, je veux lui proposer cette raison.

Le valet est allé dans le jardin appeler la Joséphine.

— Joséphine, ton père te demande.

La fille se rend auprès de son père qui lui dit :

— Viens dans cette petite chambre, je te veux proposer une raison.

Le père passa premier, la fille après entra. Le père lui dit :

— Allons, ma petite, je suis amoureux de toi. J'ai fait courir le valet pendant trois semaines pour qu'il trouvât une femme semblable à ta mère, il n'en a pas trouvé. Tu es seule à lui ressembler et je suis amoureux de toi, je veux me marier avec toi.

La fille se mit à pleurer :

— Oh mon père, oh vous n'avez pas honte [408] de me parler de ça, je préfère que vous me tuiez que de vous prendre en mariage.

— Je vous prendrai en mariage, dit le père.

La fille se mit à pleurer :

— Oh que ferai-je, mon Dieu ?

— Faut pas vous chagriner, Mademoiselle, lui dit le valet, peut-être que son idée changera.

— Oh, elle ne changera pas.

La demoiselle se prend, sort dehors. La Sainte Vierge est sa marraine. La demoiselle l'alla trouver. La Sainte Vierge lui demanda :

— Qu'il y a que tu pleures ?

— Oh ma marraine, je peux bien pleurer, mon père a fait courir le valet pendant trois semaines pour lui chercher une femme qui ressemblât à ma mère, il n'en a pas trouvé, et comme je ressemble à ma mère, c'est moi qu'il veut épouser.

Sa marraine lui dit :

— Te chagrine pas, Mademoiselle, te chagrine pas. Ton père t'aura pas en mariage, n'aie point peur. Te faut aller tourner chez ton père et lui dire : Mon père, vous me ferez une robe\* comme celle que je vas vous demander.

— Comment la veux-tu, cette robe ? Je te la fera, comme qu'elle me coûte de mille et de mille.

La fille lui répondit :

— Eh, mon père, je veux que vous me fassiez une robe qui ressemble le temps quand change.

Le père donna ordre qu'on allât chercher une robe couleur du temps. Il mit pour cela en route beaucoup de

monde. On lui apporta une robe comme la demoiselle la demandait.

— Allons, Mademoiselle, faut faire nostres *farmailles*.

— Pas encore mon père.

La demoiselle a pris la robe et la porta à sa marraine, à la Sainte Vierge.

— Voilà, ma marraine, la robe que vous m'avez dit de me faire acheter. Mon père l'a trouvée.

— Il l'a trouvée, ça va bien, dit la Sainte Vierge. [409] Tiens, voilà une noix, te faut bien plier ta robe, la *sacquer* dans cette noix, et tu retourneras chez ton père et tu lui diras qu'il t'achète une robe de la couleur du soleil.

La fille s'en tourne vers son père.

— Eh mon père, yère (maintenant) si vous voulez que je me marie avec vous, il faut m'acheter une robe de la couleur du soleil.

Le père se mit en marche pour aller chercher une robe de la couleur du soleil et en a trouvé une.

— Tiens, voilà la robe, Mademoiselle, que tu me demandes, elle ressemble bien le soleil.

— Oui, mon père, ça va bien.

— Allons, à présent, tu me prendras en mariage.

— Pas encore, mon père, encore je n'ai pas le temps de me marier, encore j'ai d'autres choses à faire.

La princesse a pris la robe et la porta à sa marraine la Sainte Vierge.

— Voilà, ma marraine, il m'a trouvé une robe de la couleur du soleil.

— Ça va bien, encore t'aura pas, lui fit sa marraine.

Sa marraine lui donna une autre noix et lui dit :

— Plie bien ta robe et sacque-la dans cette noix.

La princesse plia bien la robe et la sacqua dans cette noix.

Et la Sainte Vierge lui dit :

— Te faut tourner vers ton père et lui dire qu'il t'achète une robe de la couleur de la lune pour te marier avec el (lui).

La demoiselle tourna vers son père qui lui dit :

— À présent tu es contente, Mademoiselle.



— Encore, mon père, me faut acheter une autre robe, de la couleur de la lune.

Son père lui dit :

— Va, j'en trouverai bien une de la couleur de la lune, je ne tarderai [410] pas longtemps, cela me presse beaucoup de me marier avec toi.

Le père se mit en chemin, lui alla chercher une robe couleur de la lune. Il l'a apportée :

— Voilà, Mademoiselle, voilà une robe de la couleur de la lune. À présent tu seras bien contente.

— Oh oui, mon père, encore je suis pas trop contente, je veux pas vous espouser.

— Pourquoi ne veux-tu pas te marier avec moi ? Je te fais tout ce que tu me demandes.

— Vous faites bien tout ce que vous me demandez [sic], mais je suis pas trop contente de vous.

Elle a sorti en disant cette parole et s'en est allée avec sa robe vers sa marraine.

— Voilà ma marraine, voilà une robe de la couleur de la lune.

— Oïo ! n'a trouvé une, une robe de la couleur de la lune. Ça va bien.

Sa marraine lui donna une autre noix et lui dit :

— Plie ta robe, tu la sacqueras dans cette noix. Ton père a un âne qui est tout rodé d'or, soufflé en or, la peau de l'âne tout soufflée en or dessous le ventre, ses chambres tout en or. Te faut aller dire à ton père qu'il fasse égorger son âne et t'en donne la peau.

La fille entre dans le château. Le père lui dit :

— Allons, ma fille, à présent nous faut marier.

— Oui, mon père, nous marierons bien, mais encore il faut [411] que vous me donniez la peau de votre âne. Quand vous m'aurez donné la peau de votre âne, je me marierai avec vous.

— Et que tu me veux faire de la peau de mon âne ?

— Me la faut.

Le père appela son valet et lui dit :

— Eh bien, mon valet, va-t'en égorger l'âne, ma princesse *ille* veut que je lui donne la peau de l'âne. Elle me coûte beaucoup pour l'avoir en mariage.

Le valet prend son couteau, va dans l'écurie, égorgea l'âne. Le roi lui dit :

— Quand tu l'auras égorgé, tu m'apporteras la peau, ici chez moi.

Quand le valet eut égorgé l'âne, il prit la peau, la porte au roi.

— Voilà la peau de votre âne, Monsieur le roi !

Appelle sa princesse :

— Viens ici, ma princesse, voilà la peau de l'âne. Tu m'as demandé la peau de l'âne et trois jolies robes que je t'ai achetées, à présent tu seras bien ma femme.

La fille plie la peau de l'âne, l'a mise dans un coin de la maison et dit à son père :

— Ah mon père, que pensez-vous de faire ? Vous êtes un imbécile de vouloir vous marier avec moi, jamais vous m'aurez en mariage, je préfère d'aller demander mon pain d'une porte en l'autre et de vous quitter.

Cette demoiselle a pris sa peau sous son bras et [412] s'est en allée vers sa marraine.

— Bonjour, ma marraine.

— Bonjour. Tu apportes la peau, ma pauvre demoiselle.

— Oui, ma marraine.

— Il te l'a bien voulu donner.

— Oui, il me l'a bien voulu donner. Mais il me veut toujours en mariage.

— T'aura pas, lui dit la marraine, t'aura pas.

La Sainte Vierge lui dit :

— Tes trois robes sont dans ces trois noix. Te les faut mettre dans ta sacque, et tiens, voilà une petite baguette et tu la mettras dans ta poche, et quand tu en auras besoin, tu te serviras de cette baguette. — (Elle était jolie, cette fille, plus jolie que le soleil.) — La peau de l'âne il te la faut vêtir, il faut t'en habiller, et il te faut courir dans le pays jusqu'à ce que tu trouveras un autre château. Et dans ce château il y a de dindes pour garder, il y a des oies, et tu iras dans ce château et tu iras demander à la dame s'ils n'ont pas besoin d'une servante pour apparer\* les volailles.

Cette princesse dit :

— Adieu, ma marraine, je m'en vas faire une tournée,

pour m'affermir, pour gagner ma vie, mais je veux pas me marier avec mon père.

— Non, non, tu ne te marieras pas avec ton père, n'aie pas peur.

Cette princesse, enveloppée de sa peau, *il* est allée dans ce château, à la porte ; avec sa [415] baguette elle a frappé à la porte. La dame est venue. (Dans cette maison, cette dame avait un garçon tout seul. Il a demeuré malade depuis trois ans.)

— Oion ! venez voir quelle bête est là ! C'est une bête.

Le garçon, quoique malade, est venu. La dame :

— Que demandez-vous ? Que voulez-vous ? Vous me faites peur, vous êtes de craindre.

— Oh ma mère, le garçon a répondu, ferme la porte. C'est une bête, vous voyez bien.

La demoiselle a répondu :

— Non, non, je ne suis pas une bête, je cherche un maître pour m'affermir, pour apparer les dindes ; pour la volaille que vous avez, je m'affermirai avec vous.

Le garçon a répondu :

— Eh bien, ma mère, faut prendre tout de même. Peut-être qu'elle apparera bien, nous serons biens contents de elle.

La dame lui dit :

— Pourquoi portez-vous cette peau sur vous ?

— Je veux m'affermir pour bergère, elle me servira bien pour me garantir de la pluie et du froid.

— Nous vous prendrons tout de même. Mais nous vous craignons. Mon garçon vous craint, moi aussi et le Monsieur. Et nous vous ferons une petite cabane en dehors pour remiser quand vous viendrez des champs et nous vous bouterons un lit dans cette cabane et vous coucherez là dehors. Quand vous aurez\* enclos votre volaille dans cette petite remise, il y a une remise à côté de la remise du bétail, vous y resterez bien. Il y a une jolie fenêtre. Vous y serez bien.

[416] La demoiselle répondit :

— Ça va bien, je demeurerai bien là aussi bien qu'avec vous autres.

— Nous vous porterons à boire et à manger, vous n'aurez pas faim.

— Ça va bien.

Quand elle eut enclos son bétail, cette bergère, elle se sacqua dans la maisonnette indiquée, la dame lui fit porter par la servante son souper, un bon souper pour une bergère, et du feu pour se chauffer.

Le lendemain quand la fille eut soupé, elle prit sa baguette, cassa une de ses noix, elle prit une de ses robes que son père lui avait données. Dans cette noix il y avait tout : souliers, bas, coiffure, or, chaîne en or. Tout. Il brillait ce vêtement comme le soleil.

Le prince qui avait été trois mois [*sic*] malade sans sortir fit une petite sortie. Il fit le tour de la maison de cette bergère. Quand il fut contre la croisée de la fenêtre, il a regardé. Il a vu une demoiselle si belle, si gente qu'elle faisait flétrir le soleil. Le garçon n'a rien dit. Il s'en est allé à la maison de sa mère. Il a dit à sa mère :

— Ma mère, je suis malade. Moi je peux pas guérir et je veux que vous me fassiez un gâteau pour guérir, je crois qu'en mangeant ce gâteau, je guérirai.

La mère dit :

— Nous te ferons bien un gâteau, [417] nous te ferons un gâteau. Je le sais pas faire, mais nous trouverons bien une femme pour te faire un gâteau.

La dame dit à la servante :

— Tiens, servante, pourrez-vous me faire un gâteau ?

— Non, non, jamais je n'ai point fait.

— Il faut aller chercher par là chez quelque voisin si nous ne trouvons pas une femme pour faire ce gâteau.

— Ma mère, dépêchez-vous, autrement je suis mort.

— Oh mon Dieu, que ferai-je pour trouver une femme pour faire ce gâteau ?

— Ma mère, si vous trouvez pas une femme pour faire ce gâteau, vous faut appeler notre bergère, peut-être que la bergère le fera, dit le prince.

— Oh, la mère a répondu, ô mon prince, tu mangeras le gâteau de cette bergère ! Cette bergère, elle est habillée avec une peau, elle est à craindre.



La dame dit à la servante :

— Eh bien, puisqu'il veut le manger, il dit qu'il la craint pas, il faudra l'appeler.

Allons, la servante va dans la maison de la bergère et lui dit :

— Venez, bergère, à la maison, que la dame vous appelle. Veut vous faire faire quelque chose, si vous pouvez la faire.

— Oh, si je peux la faire, je la ferai bien de bon cœur.

— Eh bien, ma bergère, notre prince a envie d'un gâteau et nous trouvons point de femme pour le faire. Si vous pouvez le faire, vous nous ferez bien plaisir.

[418] — Oui, je le ferai, j'en ai déjà fait.

La dame lui dit :

— Mais votre peau, il est de craindre, Mademoiselle.

— Oh, mais je me retrousserai les bras.

— Vous pouvez pas la quitter ?

— Non, non, je ne quitte pas ma peau. Quand j'ai quitté ma peau, j'ai froid.

Elle retroussa ses manches jusqu'au coude. Ce prince la *soignait*. Ces mains étaient bien si jolies quand elle retroussa sa peau, si jolies qu'elles brillaient. Ça lui faisait bien plaisir. La demoiselle en faisant le gâteau, elle avait une bague qui coûtait 1 000 F. C'était la bague de sa mère. Elle mit cette bague au milieu du gâteau, elle a fait le gâteau. Et quand le gâteau fut prêt à manger, ce prince a pris ce gâteau, s'est mis à le manger, et la bergère s'en est allée apparer son troupeau.

Ce prince a trouvé cette bague en sa gorge. S'en manquait guère qu'il l'avalât. Il la rejeta dans sa main, et dit à sa mère :

— Oh ma mère, voilà une jolie bague que j'ai trouvée au milieu du gâteau. Elle a pensé m'estrangler. Que nous ferons de cette bague ? Allons, ma mère, il faut aller chercher des filles pour leur faire essayer la bague. Et le doigt à qui ira la bague sera le doigt de ma maîtresse (ma femme), parce que je veux me marier, je suis amoureux d'avoir une femme avec moi.

La mère fit courir la servante et le valet pour trouver le doigt à qui la bague irait.

— Vous avez trouvé, [419] dit le prince, vous avez trouvé quelque personne à qui va la bague ?

— Non, non, nous n'en avons point trouvé.

Le prince dit :

— Il faut la présenter au doigt de les bergères d'alentour.

Ils l'ont présentée au doigt des bergères, mais aucune ne put mettre la bague. Le prince dit :

— Ma mère, il faut appeler notre bergère. Peut-être la bague ira-t-elle à son doigt.

On appelle la bergère au château. Le prince lui dit :

— Eh bien, ma bergère, moi j'ai trouvé une bague dans mon gâteau qui m'a pensé estrangler. Moi je sais pas d'où est provenue cette bague, elle est bien jolie. Tenez, nous faut regarder votre doigt pour voir si elle n'y irait pas. Nous avons couru partout. Nous n'avons point trouvé de femmes ni de filles à qui la bague ait pu aller.

Cette demoiselle a pris la bague et a retroussé sa manche. Quelle jolie main, mon Dieu, si jolie qu'elle faisait flétrir le soleil ! La bague allait à merveille à son doigt.

La mère était là :

— Voilà, ma mère, voilà ma femme.

— Oio, tu voudrais espouser cette bergère.

— Oh ma mère qu'elle est jolie cette bergère ! Allons, ma bergère, quittez votre peau.

La bergère, pouf ! quitta sa peau. A pris sa baguette, a cassé une de ses noix, [420] a pris l'habit qui semblait le soleil, il s'est habillée depuis les pieds jusqu'à la tête, ses foulards, sa robe, sa coiffure, son or (l'or qui était sous la peau de l'âne elle l'avait retiré), tous ses ornements. Elle illumina la maison de sa beauté.

\* Elle dit :

— Pour conserver mon honneur, j'ai pris la peau de l'âne de mon père parce que mon père il me voulait en mariage. Moi je suis sage. Mon père s'est rendu amoureux de moi et moi je le veux pas mon père pour mon mari. Autrement moi je suis la fille d'un prince. Pour le moyen

que je ressemble à ma mère, mon père m'a voulue en mariage.

Elle conta tout au château. Le prince dit au valet :

— Tiens, valet, va faire une petite fosse et tu y mettras cette peau, tu l'enterreras dans le jardin.

La princesse dit :

— Cette peau m'a conservé mon honneur.

— En vous voyant, ma bergère, par la croisée de ma fenêtre, vous m'avez charmé, et c'est pour cela que je vous ai fait faire un gâteau, et dès le premier moment je me suis rendu amoureux de vous.

[421] Le prince l'a prise par la main, l'a montée dans une chambre et dit à sa mère :

— Demain nous ferons la noce. Depuis que cette demoiselle est chez nous, moi je l'ai aimée quoique avec sa peau sur elle.

Et le lendemain les noces se firent.

#### VARIANTES

*Face f. 408 :*

\* couleur du temps quand change. Elle alla chez son père et lui dit : — Mon père faites-moi la robe que je vais vous demander. — Comment la veux-tu cette robe

*Face f. 412 :*

\* apparer pour parer, garder

*Face f. 415 :*

\* estraimé

*Face f. 420 :*

\* La demoiselle raconta que si elle portait cette peau c'était pour conserver son honneur. Elle raconta tout ce qui lui était arrivé. Son

père la voulait en mariage. Elle s'est évadée. Elle a pris la peau de l'âne pour mettre son honneur à l'abri.

Le prince dit au valet d'enterrer la peau dans le jardin. Expliqua qu'il l'avait vue un soir par la fenêtre, que cette vue l'avait charmé, que dès ce moment il l'avait aimée.

Le garçon dit à la princesse : C'est vous que j'épouserai si m'agréez. La princesse agréa et le prince dit à sa mère : Demain nous ferons les noces, et le lendemain les noces se firent.